

Supplément week-end
12-13 septembre 2014

LIVRE

Un Anglais couronné par la FNAC



Un livre mystérieux, musical et « psy » s'est vu décerner le prix du roman FNAC : « Le complexe d'Eden Bellwether », premier opus de l'Anglais Benjamin Wood. Ce livre fascinant explore les effets pervers du narcissisme, à travers la personnalité perturbée d'un jeune organiste manipulateur. Un voyage aux frontières du fantastique et de la folie. **Quoi ?** éd. Zulma 498 p., 23,50 euros. **Retrouvez la critique du roman sur lesechos.fr/weekend**



LIVRE

Les belles cartouches de Perutz

La conquête du Mexique, en 1519. Les conquistadores s'apprêtent à soumettre l'empereur aztèque Montezuma. Pour renverser la vapeur, un comte allemand, Franz Grumbach, fait un pacte avec le diable, qui lui offre une arquebuse avec trois balles : la première pour Cortez, la seconde pour le duc de Mendoza (qui lui a ravi sa fiancée) et la dernière... Vous l'apprendrez à la fin de « La Troisième Balle », génial roman fantastique et métaphysique de l'Autrichien Leo Perutz (1882-1957), né à Prague comme son contemporain Kafka. **Quoi ?** Ed. **Zulma**, 331 p., 9,95 euros.



DR

Les émotions de A à Z

Claude Vincent / Rédacteur en chef adjoint Les Echos Week-End | Le 16/10 à 05:00



Les émotions de A à Z Carole Barraud pour Les Echos Week-End

L'*abhiman* est une forme d'émotion propre au sous-continent indien. Celle ressentie lorsqu'on est blessé par une une personne qu'on aime. Le *zal* polonais, lui, exprime la mélancolie vécue lors d'une perte irrémédiable. De cet alpha à cet oméga, en 154 mots, c'est à une formidable randonnée dans le vaste paysage des émotions que nous entraîne Tiffany Watt Smith, historienne de la culture et chargée de recherche à l'université Queen Mary de Londres (*Le Dictionnaire des émotions*, Zulma Essais, 2019). Un inventaire érudit mais accessible - la forme du dictionnaire facilite un voyage en petites étapes - qui s'appuie sur la psychologie, la philosophie, l'anthropologie, l'histoire, le cinéma, le théâtre ou la littérature, sans oublier les anecdotes, pour analyser ce qu'on appelle les émotions. La part la plus belle est faite aux plus classiques - amour, désespoir, extase ou fierté, confiance, culpabilité... - dont le sens a souvent évolué avec le temps. Ainsi, on le sait, la nostalgie n'est plus ce qu'elle était : hier une maladie qui pouvait être mortelle, aujourd'hui un « simple » tracas de l'âme. On découvre aussi les émotions émergentes comme la basorexie, cette envie soudaine d'embrasser quelqu'un. Ou celles plus technos que sont la ringxiety, qui nous fait entendre la sonnerie de notre smartphone alors qu'il est muet, et la cyberchondrie, cette angoisse qui naît de la consultation compulsive des sites Internet médicaux. N'oublions pas non plus les Pintupi, si lointains et pourtant si proches. Ces aborigènes du nord de l'Australie ont quinze mots pour décrire autant de sortes de peur : *ngulu* est celle éprouvée quand on pense que quelqu'un cherche à se venger ; *kamarrarringu*, ce sentiment glaçant que quelqu'un se faufile derrière nous ; ou *nginyiwarrarringu*, la panique irrépressible qui nous fait bondir et scruter tout autour de nous...



Beau monde parallèle

Philippe Chevilly
pchevilly@lesechos.fr

A l'approche de la mystérieuse « Ile du Point Némò », Martial Canterel, le dandy opiomane du dernier roman de Jean-Marie Blas de Roblès, s'exclame : « D'où cet aimable paradoxe que nous savons exactement où nous sommes, sans avoir la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons. » C'est exactement l'état d'esprit du lecteur happé par cette fiction folle mêlant aventure, policier, fantastique, philosophie et réflexion caustique sur la littérature.

Une joyeuse chenille où caracolent les fantômes d'Alexandre Dumas, Jules Verne, Wilkie Collins, Conan Doyle, Agatha Christie, Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Hergé... (et on en oublie) est sortie de la tête de l'écrivain pour hanter les quatre cent cinquante pages hypnotiques de ce livre difficilement racontable. Il est question de diamants subtilisés à la belle Lady McRae, que nos héros Canterel mais aussi Holmes (qui n'a rien à voir avec Sherlock) et son vrai-faux valet noir Grimod ont pour ambition de retrouver. En passant par la Russie (en train), la Chine (avec un drôle d'avion) et l'Australie (en dirigeable), le petit groupe de détectives va s'enrichir de nouveaux personnages hors du commun – sous la menace du terrible criminel, l'Enjambeur

ROMAN FRANÇAIS
L'île du Point Némò
de Jean-Marie Blas de Roblès, Editions **Zulma**
464 pages, 22,50 euros.

Nò. Parallèlement on suivra la mutation industrielle d'une fabrique de cigares du Périgord noir convertie par un certain Monsieur Wang en fabrique de liseuses électroniques, où l'on lit

des livres à haute voix pour motiver les employés. Le tout pimenté par les déboires sexuels d'un drôle de couple : Carmen et Dieumerie Bonnacieux...

Ether hallucinogène

Vous êtes perdus ? C'est normal. Il faut entrer totalement dans le monde parallèle de Jean-Marie Blas de Roblès, aller au bout de son « trip » imaginaire pour retrouver ses repères. Les distances s'annulent au point Némò, le temps flotte entre XIX^e siècle et XXI^e, où l'on serait déjà dans une VI^e République (sans Mélenchon). Le lecteur flotte dans un drôle d'éther hallucinogène où l'humour et la poésie sont rois. Blas de Roblès ne croit plus au monde. Le réel est une imposture. Seule la fiction vaut d'être vécue et lue.

Les romans créent les histoires d'amour et les révolutions. S'ils ne peuvent sauver les hommes, ils peuvent leur redonner le goût du rêve, de l'enfance – un brin d'innocence. Entrez dans la tête bibliothèque de Jean-Marie Blas de Roblès, où les livres délurés n'ont de cesse de s'accoupler. Pour notre plaisir. ■



IDEES & DEBATS

focus

Quand nos données nous manipulent

Les géants d'Internet ne se contentent pas d'amasser des quantités phénoménales de données : ils modélisent nos comportements pour les prédire et, de plus en plus, les influencer. Un « capitalisme de surveillance » qui met en danger nos démocraties.

LIVRES

Par Benoît Georges

L'expérience est assez banale : vous achetez un nouveau thermostat, connecté, avec la promesse de dépenser moins et de passer l'hiver dans une maison plus confortable. Pour l'installer, vous devrez accepter des « conditions d'utilisation », une « politique de confidentialité » et un « contrat de licence ». Vous cliquerez sur « OK » sans chercher à comprendre et sans réaliser que, comme l'ont démontré deux chercheurs londoniens, installer un simple thermostat pouvait renvoyer à près d'un millier de contrats en cascade. Soit autant d'organisations dont vous ignorez tout, et qui pourront savoir si vous êtes présent à votre domicile, ou si vous êtes plus ou moins frileux que vos voisins. Bienvenue dans le monde, peut-être bien chauffé, mais assurément très opaque, du « capitalisme de surveillance ».

Le concept a été inventé par Shoshana Zuboff, sociologue et professeur émérite à la Harvard Business School. Depuis plus de trente ans, elle étudie les relations entre le numérique et l'économie – son premier essai, « *In the Age of the Smart Machine* », remonte à 1988, autant dire à la préhistoire du digital. Le dernier, intitulé « *Le Capitalisme de surveillance* », vient enfin d'être traduit en français, plus de dix-huit mois après sa

parution – très remarquée – en langue anglaise.

Du virtuel au réel

L'ouvrage est long (plus de 800 pages), passionnant, foisonnant, et il fera date. Car il éclaire de façon inédite et inquiétante les stratégies des géants du net, Google et Facebook en tête. Bien sûr, ces derniers sont déjà attaqués de toute part, et pour de multiples raisons : non-respect de la vie privée, abus de position dominante, évasion fiscale... Mais Shoshana Zuboff va plus loin, en expliquant que leur mode opératoire n'est pas simplement d'amasser des quantités phénoménales de données pour attirer les annonceurs : toutes ces informations, traitées par l'intelligence artificielle, leur servent à modéliser le comportement de leurs milliards d'utilisateurs pour prédire leurs actions et, de plus en plus, pour les influencer.

Le capitalisme de surveillance, écrite-elle, est donc « *une nouvelle forme de marché, qui revendique l'expérience humaine privée comme matière première dont elle se sert dans des opérations secrètes d'extraction, de production et de vente.* » C'est aussi, et surtout, un « *nouveau type de pouvoir qui, pesant sur le cours de notre vie quotidienne, surveille, suit, cible, analyse, définit, manipule et contrôle des individus, des groupes, des populations.* »

La première partie se penche sur les origines de ce nouveau capitalisme, et sur le groupe qui lui a donné naissance au début des années 2000 : Google. Pour Shoshana Zuboff, Larry Page et Sergey Brin ont joué un rôle similaire à celui d'Henry Ford dans la révolution industrielle. Ford avait réinventé une technique de production (la chaîne de montage) pour la rendre incroyablement plus efficace. Google, lui, a découvert un terrain d'extraction (les données de navigation) : proposer des services gratuits permet d'extraire toujours plus de données sur ce que veut et aime l'utilisateur, et leur exploitation à grande échelle les transforme en or publicitaire. Un modèle vite repris et amplifié par Facebook, « *en manipulant avec art la culture de la familiarité et du partage.* » Le groupe de Mark Zuckerberg est aussi passé maître dans l'art de la manipulation, avec des milliers d'expériences, souvent secrètes, servant à mesurer comment un changement de la présentation ou des informations pouvait avoir une influence.

La décennie 2010, étudiée dans la deuxième partie, a vu le capitalisme de surveillance s'étendre à de multiples acteurs, dont Amazon, Microsoft et, dans une moindre mesure, Apple. Mais ce fut surtout celle de son arrivée en force dans le monde réel, celui de l'Internet des objets. Ces objets, qui aspi-

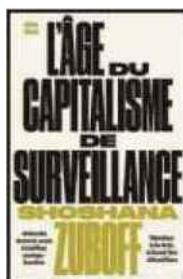


rent en permanence nos données, ce sont bien sûr nos smartphones, mais aussi les caméras, montres, capteurs, lits, téléviseurs, balances, aspirateurs, assistants vocaux... ou thermostats. La liste s'agrandit sans cesse. « *Cette convergence est le signe de la métamorphose de l'infrastructure numérique : ce que nous avons, à présent, nous possèdè.* »

Big Other vous manipule

Plus théorique, la troisième partie est aussi bien plus sombre. Shoshana Zuboff n'hésite pas à y comparer le capitalisme de surveillance au totalitarisme : en miroir au Big Brother d'Orwell, dictateur qui sait tout de tous ses sujets, elle invente la figure de Big Other, « *qui se meut grâce aux ordinateurs et au réseau Internet et qui restitue, contrôle, calcule et modifie le comportement humain.* » Le résultat est, hélas, le même : les humains risquent de perdre leur libre arbitre, leurs envies, leurs idéaux et leurs institutions démocratiques, dans ce qu'elle décrit comme « *un coup d'Etat guidé par le marché.* »

On peut reprocher à l'auteur son analyse très politique, noire et sans nuances des deux dernières décennies d'Internet. Mais la force de son livre est de livrer une grille de lecture neuve et implacable d'une révolution qui se déroule sous nos yeux, sur laquelle les usagers – et leurs gouvernements – semblent toujours avoir un temps de retard. A l'heure où, partout dans le monde, les appels à enfin réguler sérieusement les Gafam se multiplient, Shoshanna Zuboff montre que l'enjeu n'est pas seulement de rétablir la concurrence : il y va de l'avenir de nos économies et de nos démocraties. ■



ESSAI
L'Âge
du capitalisme
de
surveillance
Shoshana Zuboff,
éditions Zulma,
864 pages,
26,50 euros.



L'ouvrage de Shoshana Zuboff éclaire de façon inédite et inquiétante les stratégies des géants du Net, Google et Facebook en tête. *Photo John MacDougall/AFP*



STYLE VOYAGES

BALADE LITTÉRAIRE À REYKJAVIK

Le dernier opus d'Arnaldur Indridason, le maître islandais du roman noir, vient de paraître. Le genre a contribué à mettre à la mode l'Islande, terre des polars givrés et des sagas épiques. Ainsi que sa capitale, Reykjavik, ville Unesco de littérature.

Par Mathilde Giard

Photographe : Heiða Helgadóttir



Lest 21 heures, un soir d'hiver, dans la piscine géothermale extérieure de Vesturbæjarlaug, au centre de Reykjavik. Il y a foule malgré les -2 °C et la nuit noire. Allongés dans l'eau brûlante, les baigneurs guettent les aurores boréales, visibles jusqu'à mi-mars. Un jeune auteur de romans policiers (avocat le jour, écrivain la nuit), Ragnar Jónasson, dont le dernier livre, *Snjór* (La Martinière), est sorti en France en 2016, fait ses longueurs. Dans les « hot pots », ces bassins ronds remplis d'eau chaude naturelle, on parle littérature. « *Tiens, je viens de lire une biographie...* » commente un hipster nordique, barbe rousse et épaule tatouée. Quelques semaines après Noël, les débats autour des ouvrages déballés sous le sapin continuent d'alimenter les conversations de ce petit pays de 330 000 habitants. Car, héritage des restrictions d'importations d'après-guerre, les livres restent le cadeau le plus offert à Noël. En décembre, les émissions littéraires pullulent en prime time et les best-sellers s'empilent dans les librairies et les supermarchés, non loin des têtes de mouton, le plat national.

L'écrivain Arnaldur Indridason y figurait en bonne place. Les francophones ont dû attendre

ce mois de février pour découvrir *Dans l'ombre* (éditions Métailié), premier volume d'une trilogie située durant la Seconde Guerre mondiale, sur cette île du Nord devenue le porte-avions des Américains (lire la critique page 37). Comme dans les enquêtes du célèbre commissaire Erlendur, une grande partie de l'intrigue se déroule dans la capitale islandaise. « *Mes livres ne pourraient se dérouler*

En haut: au bord du lac Tjörnin, la statue d'un poète invite à la rêverie. En bas: Ragnar Jónasson, avocat le jour, auteur de polars la nuit (*Snjór*), et Audur Ava Ólafsdóttir, qui signe des romans pleins de poésie et de fantaisie (*Rosa*

candida, Le Rouge vif de la rhubarbe). Page de droite: Lilja Sigurdardóttir, auteur du haletant *Piégée*, et Árni Thórarinsson, qui a publié *L'Ombre des chats*. En bas: au *Laundromat Café*, on peut lire à loisir tout en faisant tourner sa lessive.



ailleurs qu'à Reykjavik, durant ces longs hivers et ces courts étés. Ce décor est devenu l'un des personnages de mes romans, à l'image de New York pour les films de Woody Allen », note l'auteur. C'est tout l'univers d'Indridason qui se dégage des ruelles et des maisons colorées de la « baie des fumées » – la ville tient son nom des vapeurs provenant des sources d'eau chaude. « Mon lieu préféré est le Tjörninn, le petit lac au

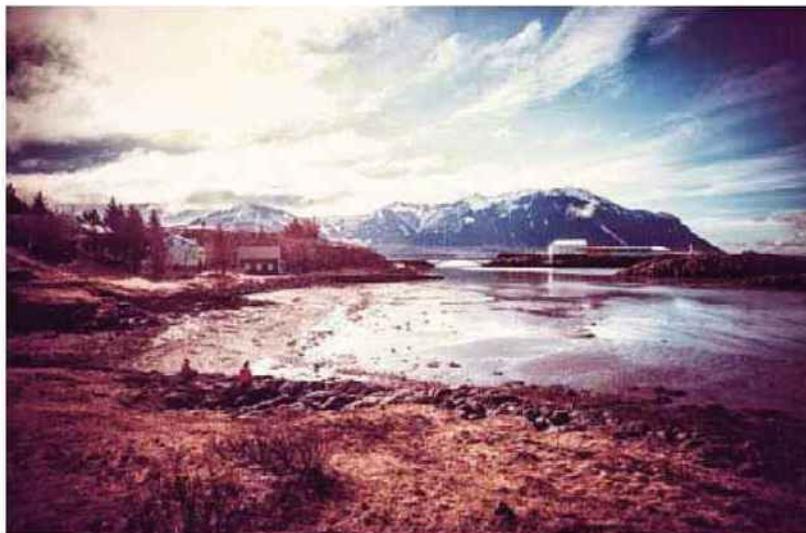
milieu de la ville, dont j'aime bien faire le tour à pied. » On s'assied sur un banc pour contempler les cygnes et les eiders et, qui sait, apercevoir, selon la légende, le monstre marin caché dans ses eaux... La balade se poursuit dans le vieux cimetière, rare lieu planté d'arbres sur une île qui en compte si peu que l'on a coutume de plaisanter : « Si vous êtes perdus dans la forêt islandaise, il suffit de vous mettre debout! »

5 CHOSES QUE L'ON NE SAIT PAS SUR L'ISLANDE

- 01.** Le lopapeysa, le vrai pull en laine islandais, n'est pas un simple chandail aux motifs jacquards. Tricoté main, sans couture, en laine de mouton islandais ultrachaude et imperméable, il ne se lave jamais. Il suffit de l'aérer!
- 02.** L'Islande est le premier producteur de bananes en Europe, hors outre-mer, cultivées dans des serres chauffées grâce à la géothermie. La récolte reste toutefois très faible comparée à la production des plus gros fournisseurs de la planète – l'Inde, la Chine, les Philippines...
- 03.** Le mot geyser provient du nom de la plus célèbre « source
- qui jaillit » d'Islande, Geysir, située à Haukadalur, dans le sud de l'île.
- 04.** Le drapeau islandais est bleu comme le ciel, avec une croix rouge évoquant les éruptions volcaniques et un contour blanc rappelant la neige et les glaciers. Ces derniers couvrent 10% de la superficie de l'île de glace et de feu.
- 05.** Le Parlement islandais, l'Althing, a été créé en 930, à Þingvellir (Thingvellir), une plaine au milieu des champs de lave. Ce qui fait de l'Islande la nation la plus vieille démocratie d'Europe, voire du monde.

Le roman noir, à qui Arnaldur Indridason a donné ses lettres de noblesse, est devenu une spécialité de ce petit pays pourtant peu habitué au crime, avec une moyenne de 1,8 homicide par an. Des circuits sur les traces de ces polars givrés, mais aussi des œuvres classiques, ont été balisés depuis que Reykjavik a été désignée en 2013 ville Unesco de littérature. Un club dont font partie dix-neuf autres cités dont Dublin et Prague. Pour rendre hommage à Halldór Laxness, Prix Nobel de littérature en 1955, on s'attarde devant le Parlement en lave noire. Son roman le plus connu, *Station atomique*, évoque les manifestations qui s'y sont déroulées en 1946 contre – thème décidément inspirant – l'installation de la base militaire américaine.

Dans cette nation où se publient chaque année cinq livres pour 1000 habitants, un record mondial, la littérature est partout. Selon un proverbe local, « la moitié des Islandais lit ce que l'autre moitié écrit ». D'ailleurs, Reykjavik compte davantage de statues de poètes que de politiciens. On retrouve les poètes dans les cafés, comme Sjórn, parolier de Björk et écrivain, qui aime bouquiner et observer les gens au *Stofan*, installé dans un fauteuil vintage. Au *Laundromat*



Café, les livres sont alignés sous le comptoir, à emprunter, échanger ou emporter pour quelques couronnes. De quoi s'évader pendant qu'on laisse tourner son linge dans la laverie du sous-sol. Les librairies, ouvertes jusqu'à 22 heures, sont quant à elles un espace de convivialité; on y boit un petit noir en compulsant les derniers romans, comme au Mál og Menning ou au dernier étage d'Eymundsson. « Je feuillette les premiers chapitres avant de me décider, car les livres coûtent cher, jusqu'à 50 euros, et Ida a le meilleur macchiato! » commente Lilja Sigurdardóttir, auteure d'un haletant *Piégié* (Métallié), qui participera au festival Quais du polaire à Lyon en mars prochain.

DES SAGAS À JULES VERNE

Si le polar islandais a acquis une notoriété internationale, le monument culturel national reste les sagas. Écrits entre les ^{XI}^e et ^{XIII}^e siècles, ces récits historiques, qui ont inspiré Tolkien pour *Le Seigneur des anneaux*, étaient lus chaque soir autour de l'âtre dans les campagnes. La Maison de la Culture expose les plus anciens manuscrits dans une lumière quasi mystique, tandis que la Bibliothèque nationale permet d'en consulter certains. C'est ainsi qu'on se retrouve avec un exemplaire de 1698 entre les mains, recopié par un scribe au service d'un riche fermier... La plupart de ces trésors ont été collectés au ^{XVII}^e siècle par un lettré passionné, Árni Magnússon, pour le roi du Danemark, dont l'île fut longtemps une province. La *Saga d'Egill*, l'une des plus célèbres, se déroule à Borgarnes, 70 kilomètres au nord de Reykjavik. On y accède par la route 1, qui longe la mer grise, bordée de champs où paissent les petits chevaux islandais, au pied de sommets enneigés. « Graver ces montagnes est notre hobby.

Le fjord de Borgarnes, où se situe la célèbre saga d'Egill.

Le paysage rude à la météo si changeante est un héros à part entière des romans islandais.

C'est aussi le rêve de mon héroïne, malgré ses jambes paralysées», remarque Audur Ava Ólafsdóttir, auteur de *Le Rouge vif de la rhubarbe* (Zulma). Plus à l'ouest, se dessine la silhouette du volcan Snæfellsjökull, qui a inspiré Jules Verne pour son *Voyage au centre de la terre*. C'est de Norvège que la famille d'Egill serait arrivée à Borgarnes, promontoire au bord d'un large fjord, près des écueils où fit naufrage le *Pourquoi Pas?* de Jean-Baptiste Charcot, en 1936. « Notre peuple est issu de criminels norvégiens, de prostituées écossaises et de moines celtes! » caricature l'auteur de romans noirs Árni Þórarinnsson, très inspiré par ces sagas. Un entrepôt abrite l'intéressant musée de la Colonisation, où est retracée la vie d'Egill. L'auteur de ces épopées, Snorri Sturluson (1179-1241), vivait non loin, à Reykholt. « Nous n'avons ni châteaux ni cathédrales, mais nous avons ces textes », souligne Sigrun Thormar, la responsable du petit musée dédié à cet écrivain et homme de loi qui fut assassiné au cœur de ce paysage désolé. L'occasion pour l'écrivain Hallgrímur Helgason de rappeler: « C'est un environnement rude, avec ses éruptions et ses tempêtes », comparant la somptueuse nature islandaise à un livre ouvert dont il faut tourner les pages in situ. ●

Plus d'infos sur www.lesechos.fr/ie

CARNET PRATIQUE

Y ALLER

Vols à partir de 251 euros A/R avec Icelandair. Possibilité de faire une escale en Islande, jusqu'à sept nuits, lors d'un voyage entre l'Europe et l'Amérique du Nord, sans supplément (#MyStopover). Jusqu'au 30 mars, le service « Stopover Buddy », gratuit, permet de passer une journée avec un « buddy », un membre d'Icelandair qui fait découvrir ses coins préférés et partager sa passion, par exemple le foot en allant voir un match. www.icelandair.fr Kuoni propose une évasion islandaise de cinq jours à partir de 1290 €, en étoile autour de Reykjavik, avec le circuit touristique du Cercle d'or (Geysir, Pingvellir, chutes de Gullfoss...). Tél. : 0155878590. www.scanditours.fr



SE RENSEIGNER

Pour préparer son voyage, on pourra consulter les sites suivants : Inspired by Iceland, l'office du tourisme d'Islande: www.inspired.visiticeland.com Visit West Iceland: www.west.is Reykjavik Unesco City of Literature: www.bokmenntaborgin.is/en



SE LOGER

En couple: pour une ambiance arty, l'hôtel Holt expose des tableaux islandais acquis par son ancien propriétaire, collectionneur, dans le lobby et les chambres. Chambre double à partir de 370 €. www.holt.is/english Entre amis: pour le design nordique, le Canopy by Hilton Reykjavik City Centre. Chambre double à partir de 275 €. www.canopy3.hilton.com Pour affaires: central et situé dans un beau bâtiment, le Radisson Blu 1919 Hotel Reykjavik, chambre double à partir de 216 €. www.radissonblu.com/en/1919hotel-reykjavik



SE RESTAURER

Pour un simple hot-dog (3,50 euros), on ira au Bæjarins Beztu Pylsur (« meilleurs hot-dogs de la ville »), près du port, gargote ouverte depuis 1937 qui eut pour clients Bill Clinton et James Hetfield, du groupe Metallica. www.bbp.is Le Sjávargrillid, pour un festin de poissons, plat du jour à 20 €. www.sjavargrillid.is Au Grillmarkadurinn, pour goûter à l'agneau islandais (51 €). www.grillmarkadurinn.is



ESPRIT WEEK-END

10 JUILLET 2020

L'AGENDA Poches



Le journaliste et écrivain italien Roberto Saviano.

« BAISER FÉROCE », DE ROBERTO SAVIANO *Les ados flingueurs*

Le journaliste italien parachève sa plongée dans l'univers des gangs d'ados napolitains entamée dans *Piranhas*, qui sort également en poche. Unis à la vie à la mort dans leur *paranza* (clan), Maharaja, Teddy Bear, Lollipop, CarlitosWay et autres « moustiques » défient les vieux camorristes pour contrôler le quartier populaire de Forcella. Entre « baiseurs » et « baisés », ils ont choisi, en sachant qu'ils risquent de sérieusement écourter leur existence. Quand Saviano rencontra les rescapés en prison, ils le traitaient de « raté » parce qu'il était encore en vie à 38 ans...
Folio, traduit de l'italien par Vincent Reynaud, 512 p., 9,10 €.

« LUCA », DE FRANCK THILLIEZ *Crimes transhumanistes*

Franck Thilliez frappe fort avec la neuvième aventure de son flic de choc, Sharko, toujours associé à Hennebelle. Non seulement son polar est encore plus glauque et violent que d'habitude, mais l'ex-ingénieur spécialiste des nouvelles technologies y pose des questions vertigineuses sur les lois bioéthiques, l'homme augmenté, l'intelligence artificielle. Haletante, la course contre la montre pour arrêter des criminels vraiment fous furieux se double d'une réflexion jamais ennuyeuse sur les dérives

de la science et d'Internet.
Pocket, 608 p., 8,70 €.

« FLORIDE », DE LAUREN GROFF *Si loin de Disney World*

L'auteure des *Furies* se livre à l'art de la nouvelle dans ces onze histoires fulgurantes, en grande partie situées dans le Sud-Est américain, qui instaillent un profond malaise. On y croise une femme qui hurle dans son quartier pendant que son mari couche les enfants, deux fillettes abandonnées par leur mère sur une île, une famille dont la routine est perturbée par la présence hypothétique d'une panthère, une héroïne visitée par ses fantômes en pleine tempête. Si les éléments se déchainent, les pires menaces viennent de l'intérieur des âmes.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Carine Chichereau, Points, 312 p., 7,50 €.



L'Américaine Lauren Groff.

« LE COMPLEXE D'EDEN BELLWETHER », DE BENJAMIN WOOD

La musique n'adoucit pas les mœurs
À Cambridge, Eden Bellwether, organiste surdoué, envoûte ceux qui l'écoutent. Persuadé que la musique peut soigner les pires maux, il joue les guérisseurs. Oscar, un aide-soignant beaucoup moins charismatique, est partagé entre fascination et répulsion pour ce gourou. En 500 pages magistrales, l'auteur, un trentenaire britannique dont c'est le premier roman, brosse le portrait ensorcelant d'un héros tragiquement écartelé entre génie et folie.
Traduit de l'anglais par Renaud Morin, Zulma Z/a, 528 p., 9,95 €.

« LE CARTOGAPHE DES INDES BORÉALES », D'OLIVIER TRUC

Michel Strogoff en Laponie
Quiconque a visité l'extraordinaire musée Vasa de Stockholm dévorera cette épopée flamboyante qui démarre en Suède en 1628 avec le naufrage du navire de guerre le jour de son inauguration, pour s'achever un demi-siècle plus tard en Laponie après avoir sillonné l'Europe. Olivier Truc y raconte le tragique destin d'Izko, un ado basque qui se voyait chasseur de baleines mais deviendra cartographe, espion de Richelieu et témoin privilégié des turpitudes de son siècle.
Points, 744 p., 9,20 €.

« 1793 », DE NIKLAS NATT OCH DAG

Ah! ça ira côté suédois
1793: le vent de la Révolution française gagne les monarchies du Nord. La Suède vit au rythme des rumeurs et des conspirations. C'est dans ce contexte explosif qu'un corps mutilé est découvert dans un lac de Stockholm. Deux justiciers atypiques, l'un manchot et l'autre tuberculeux, vont mener l'enquête. Un polar historique cataclysmique signé de l'héritier de la famille noble la plus ancienne de Suède.
Pocket, traduit du suédois par Rémi Cassaigne, 528 p., 8,40 €.

FRANCESCA MARTELLI/UNITEDSTOCKS/GALLIMARD © BERNHOLF BREHNSDORF VIA LEBMAUI